

PRÉCIEUSE SANTÉ

Par une belle journée de septembre 1991, deux randonneurs repèrent à 3 200 mètres, dans les Alpes d'Ötztal près du col Tisenjoch, un corps momifié par la glace qu'ils prirent d'abord pour celui d'un alpiniste. Ils venaient de découvrir un homme du Néolithique, mort à 45 ans environ d'une flèche dans le dos, il y a 5 200 ans.

LES TRÉSORS CACHÉS DE L'« HOMME DES GLACES »

Ötzi, comme on l'a bientôt nommé, a livré d'étonnants trésors, notamment une hache en cuivre mais aussi un poignard taillé dans le silex du lac de Garde, à 150 kilomètres de là, et de quoi faire du feu, soit des pyrites et des silex pour produire des étincelles, ainsi qu'un champignon trop coriace pour être mangé, l'amadouvier dont on tire l'amadou. Ce dernier possède aussi des propriétés cicatrisantes, détaillées bien plus tard par Hippocrate au V^e siècle avant notre ère. Or Ötzi portait d'autres champignons, qui ont attiré l'attention des

archéologues. En soumettant son corps, tatoué à certains endroits, à des examens poussés, ils ont découvert qu'il souffrait d'arthrose, de parasites intestinaux et du parasite de la maladie de Lyme (la plus ancienne occurrence connue), de calculs biliaires, de la bactérie qui infecte la muqueuse gastrique *Helicobacter pylori*, de fractures anciennes, et qu'il avait les poumons encrassés par la pratique de la métallurgie, pas moins...

Cet « homme des glaces » incarnait à première vue l'archéologie de la violence et de la guerre, qui a fait l'objet de nombreux ouvrages, de colloques, et surtout de débats (p. 63). Mais il représente également, en creux, une archéologie des violences dues à la nature – en sus de celles dues aux humains et à leurs cultures –, plus précisément aux maladies, et par conséquent une archéologie des soins et de la santé. Si certaines observations sont anciennes, leur synthèse dans un cadre plus général, associant aussi les approches ethnologiques et historiques, est encore novatrice.

COMMENT RETROUVER LES MALADIES ANCIENNES ?

Les problématiques liées aux maladies et aux soins dans les sociétés anciennes sont multiples. Si l'histoire des maladies a été abordée par exemple, en langue française, de manière magistrale par Mirko Grmek, auteur d'une passionnante *Histoire du sida*, ces travaux se fondent pour l'essentiel sur les archives. Or l'archéologie permet de

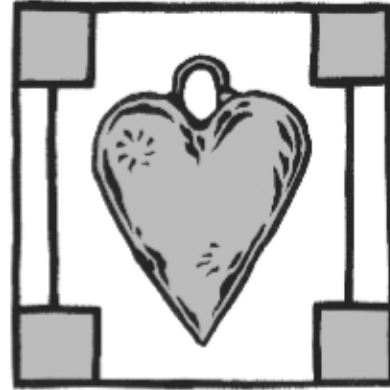
remonter beaucoup plus loin dans le temps, Encore faut-il que les maladies du passé aient laissé des traces détectables – problème identique à celui des blessures volontaires dues aux violences interhumaines.

Au-delà du cas exceptionnel d'Ötzi, les corps momifiés sont en général une mine pour les archéologues. Ainsi la momie du pharaon Ramsès II a-t-elle été l'objet d'analyses poussées, qui ont révélé des problèmes dentaires, des mycoses, de l'arthrose, une spondylarthrite ankylosante – ce qui n'a pourtant pas empêché le célèbre souverain de mourir à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans environ ! Il existe aussi des corps momifiés naturellement, par l'humidité comme dans les tourbières danoises, ou le sec comme au Xinjiang ou dans le désert d'Atacama, qui a livré le petit corps d'un enfant nain, « Ata », porteur de nombreux gènes déficients.

Plus près de nous, au couvent des Jacobins à Rennes, les fouilles de l'Inrap ont permis la découverte de près d'un millier de tombes. Les défunts les plus favorisés avaient été inhumés dans des cercueils de plomb hermétiques, ce qui a facilité la conservation des corps et de nombreuses observations sanitaires. La plus médiatisée a été Dame Louise de Quengo, décédée en 1656, retrouvée avec tous ses vêtements et le reliquaire qui renfermait le cœur de son époux, ce qui conduisit à son identification.

CE QUE DISENT LES OSSEMENTS

Certaines pathologies se reconnaissent sur les os : fractures, caries (qui ne se développent vraiment qu'au Néolithique, avec une alimentation plus molle et plus sucrée), arthroses, déformations « professionnelles » dues à certaines activités, déjà présentes sur des Néandertaliens. Lèpre ou malaria se portent aussi sur les os, tout comme thalassémie ; ces deux dernières maladies ont ainsi été identifiées sur des squelettes de Lerne, séjour de l'Hydre légendaire du même nom, dans le Péloponnèse, vers la fin du III^e millénaire avant notre ère.



*Reliquaire en bronze
de Dame Louise de
Quengo.*

Les ossements servent aussi à estimer l'âge des décès et donc l'espérance de vie dans les sociétés humaines. Elle a certes spectaculairement progressé, surtout depuis le XIX^e siècle – on parle auparavant de populations « préjénériennes », le médecin anglais Edward Jenner ayant été le principal découvreur du vaccin contre la variole, et donc du principe de la vaccination. En revanche, l'espérance de vie en bonne santé n'a pas progressé dans les mêmes proportions dans nos sociétés contemporaines.

L'histoire des maladies humaines s'est enrichie ces toutes dernières années grâce à la génétique des bactéries

commensales de l'homme, dont on suit les mutations successives, tout comme sur les animaux. Le Néolithique, avec la nouvelle promiscuité entre humains et animaux, a pu favoriser la transmission de certaines maladies animales, comme c'est toujours le cas de nos jours pour la brucellose du mouton, et sans doute aussi, au cours du XX^e siècle, pour le sida. C'est pourquoi on soupçonnait une transmission de la tuberculose par les bovins nouvellement domestiqués, mais l'identification toute récente du gène originel de la maladie (*Mycobacterium tuberculosis*) indique que ce fut l'inverse, il y a 10 000 ans, au Proche-Orient. La lèpre (*Mycobacterium leprae*) vient par ailleurs d'être identifiée et remonterait à 100 000 ans. Enfin la peste (*Yersinia pestis*) remonte au moins à 5 000 ans, même si on ignore sa dangerosité à l'époque. Des charniers de peste ou de variole ont été fouillés à Marseille et à Issoudun.

L'ARCHÉOLOGIE DU SOIN

Quant aux soins prodigués aux malades, tous ne peuvent pas être directement mis en évidence par l'archéologie. Le médecin arabe de Cordou Ibn Rochd, dit Averroès, distinguait déjà au XII^e siècle : « Il y a d'abord la parole, ensuite l'herbe et ensuite le bistouri. » Ces différentes médications ne laisseront pas nécessairement de traces archéologiques. Si certains primates peuvent s'automédicamentiser à l'aide de plantes, on n'en a pas observé en train de soigner ou de conseiller leurs congénères malades.

L'analyse du tartre dentaire d'un Néandertalien de la grotte d'El Sidrón en Espagne a révélé la présence d'ADN de peuplier (dont les bourgeons recèlent l'acide salicylique constitutif de l'aspirine) et de *Penicillium*, base de la pénicilline ; ils auraient pu aider à soigner un bien visible abcès dentaire.

Chez les humains, les cas anciens d'individus gravement malades, qui de ce fait n'ont pu survivre qu'aidés par les autres membres de la communauté, sont l'indication de tels soins. La « Dame de Bonifacio », inhumée dans la grotte d'Araguinna-Sennola au VII^e millénaire, souffrait ainsi de graves problèmes articulaires, qui ont impliqué sa prise en charge par sa communauté de chasseurs-cueilleurs mésolithiques.

La plus ancienne amputation a été récemment reconnue dans une tombe néolithique du début du V^e millénaire, à Buthiers-Boulancourt en Seine-et-Marne. L'avant-bras du défunt, un homme d'une quarantaine d'années de statut important, avait été arraché ; il fut proprement coupé, puis cicatrisa.

On a interprété de même les nombreuses trépanations crâniennes du IV^e millénaire. Des rondelles ont été soigneusement découpées au silex, et les bords se sont ensuite cicatrisés. Elles auraient pu soigner des blessures par coups de hache, en retirant les esquilles osseuses. Mais ces rondelles avaient aussi une certaine importance, puisqu'on les retrouve parfois en pendentif. Leur découpe aurait donc

pu avoir une signification rituelle (comme disent usuellement les archéologues en manque d'explications), ou même avoir été destinée à traiter des désordres psychiques. La médecine humaine a donc une très longue histoire.